

# Friedrich Dürrenmatt et l'argent

Ulrich Weber

Mesdames, Messieurs,

L'argent, les banques et la Suisse sont des sujets particulièrement à l'honneur en ce moment ; vous ne serez donc pas vraiment étonnés d'apprendre que l'argent joue un grand rôle dans l'œuvre de notre auteur national Friedrich Dürrenmatt. C'est un motif présent dans quasi chacun de ses textes, mais qui apparaît moins dans l'œuvre graphique.

Je souhaiterais dire d'abord quelques mots sur **l'argent dans sa vie**<sup>1</sup>. Fils de pasteur, Dürrenmatt grandit dans un milieu bourgeois solide à défaut d'être aisé. Ses parents perdent toutes leurs économies pendant la grande crise des années 1930. Il vit au domicile paternel jusqu'à l'âge de 25 ans, avant d'arrêter ses études et de prendre la décision de vivre de sa plume. Il se marie en 1946 avec la comédienne Lotti Geissler. Ils ont très vite trois enfants. La famille vit dans des conditions très modestes et ne peut se passer de soutiens qui viennent de divers côtés. Cependant, Dürrenmatt réussit à acheter à crédit la maison de Neuchâtel, celle-là même qui, avec le musée construit par Mario Botta, forme le Centre Dürrenmatt.

En 1956, il a 35 ans, un tournant décisif se produit dans sa vie. Sa pièce, *La Visite de la vieille dame* est un succès planétaire ; elle est jouée à Broadway, à Pékin, et jusqu'à Bogota, et connaît en outre plusieurs adaptations cinématographiques (l'une notamment avec Anthony Quinn et Ingrid Bergmann dans le rôle principal ; l'action d'une autre de ces adaptations se passe dans un village sénégalais. En octobre 2008, la dernière en date, un téléfilm avec Christiane Hörbiger dans le rôle de la vieille dame, a été diffusée sur les chaînes allemandes et autrichiennes), de sorte que Dürrenmatt aurait très bien pu vivre confortablement jusqu'à la fin de sa vie des droits de la pièce et des droits de son deuxième grand succès, *Les Physiciens* (1962). Mais Dürrenmatt aime à vivre « princièrement » selon son expression, même dans les périodes difficiles, et dépense l'argent qu'il gagne. Il constitue une cave à vins de Bordeaux qui devient très vite légendaire et achète un nouveau manteau de fourrure à sa femme Lotti à l'occasion de chaque première de ses pièces. L'argent le fascine. Il raconte volontiers l'anecdote suivante dont il est aussi le protagoniste : il est déjà un auteur reconnu et se rend au guichet de sa banque. Il se présente : « Dürrenmatt : j'aimerais un million de francs ». Naturellement, cet argent, qu'il possède effectivement, ne lui est pas remis au guichet; le directeur de l'établissement fait préparer à son intention un million de francs comptant sur une table dans une pièce de la banque. Dürrenmatt remercie, dit qu'on peut ranger l'argent, il avait simplement voulu voir un million de francs suisses. Que dire, sinon que Dürrenmatt fait partie de ceux, certainement peu nombreux, qui ont vu de leurs propres yeux un million de francs suisses en billets de banque ! Mais par ailleurs Dürrenmatt était très généreux et a soutenu bon nombre de ses collègues écrivains (comme Ludwig Hohl et Paul Nizon), parfois pendant des années.

L'argent a laissé une trace très nette dans l'œuvre. Il n'est guère de texte de Dürrenmatt qui ne se prête à une recherche sur ce thème. Je me bornerai à trois exemples : *La visite de la vieille dame*, *Frank V* et *Midas*.

---

<sup>1</sup> Cf. Philipp Burkard: „Vom Meisterbettel zum Millionär – Friedrich Dürrenmatt“. In: *Quarto: Revue des Archives littéraires suisses*, 20 (février 2005): *brotlos? Vom Schreiben und vom Geld*, p. 37-42.

Il y a une certaine ironie dans le fait que *La Visite de la vieille dame*, qui traite du pouvoir corrompateur de l'argent, est précisément la pièce qui a fait de Dürrenmatt un homme riche : Claire Zachanassian, la veuve d'un magnat du pétrole et grand financier, l'une des femmes les plus riches du monde, revient déjà âgée dans la petite ville où elle a passé sa jeunesse. Elle propose un milliard à la commune, à condition que soit tué son ancien amant Alfred III, coupable de l'avoir reniée alors qu'enceinte de lui, elle avait été chassée ignominieusement de la ville. Les habitants refusent tout d'abord avec indignation l'offre qui leur est faite. Claire Zachanassian s'installe à l'hôtel et attend. Mais les habitants de la ville, au sortir d'une époque qui les a appauvris, commencent à retrouver le goût du confort en achetant les choses à crédit, dans l'espoir d'obtenir l'argent de Claire sans avoir à commettre un assassinat. Ils ne tardent pas à se retrouver surendettés et n'ont plus d'autre choix que de tuer III. Le meurtre est une sorte de rituel collectif mis en scène comme une parodie de jugement. La pièce a dû une partie de son immense succès au fait qu'elle se trouvait parfaitement en phase avec son époque, les années cinquante, le plan Marshall, le miracle économique en Allemagne de l'Ouest et ailleurs, une époque dans laquelle, au nom de la prospérité, les sociétés eurent vite fait de balayer sous le tapis la culpabilité morale dont elles s'étaient chargées pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Dans cette pièce qui présente tout à la fois des emprunts à la tragédie antique et des traits comiques, voire burlesques, l'argent a une telle prééminence qu'il prend la fonction dramaturgique que la tragédie antique assignait au destin.

Quelques années après seulement, Dürrenmatt écrit à nouveau une pièce qui tourne autour de l'argent: *Frank V* (1958), « opéra comique d'une banque privée ». C'est l'histoire d'une banque dirigée par des aigrefins qui ont pour premier et seul principe d'escroquer les clients. Comme tous les collaborateurs et toutes les collaboratrices sont complices, il s'ensuit que personne n'est autorisé à quitter la banque: le danger serait trop grand qu'il ou elle ne trahisse ce curieux « secret bancaire ». Le grotesque culmine dans la scène où Frank V, aidé de sa martiale épouse Otilie, tue par injection un fondé de pouvoir atteint d'un cancer : il s'agit d'empêcher le malheureux, qui a appelé un prêtre, de se confesser et de trahir le secret... C'est ainsi que le personnel de la banque est amené à se décimer lui-même au cours de la pièce. Mesdames et Messieurs, comme vous le savez, Dürrenmatt, en plus d'écrire, a également peint et dessiné. C'était un artiste autodidacte qui dans ses dessins et ses tableaux a développé un style qui n'est qu'à lui, à mi-chemin entre expressionnisme et art brut, à travers lequel il représente soit ses propres thèmes, soit des motifs tirés de l'histoire, de la religion et de la mythologie (il a dit une fois : « techniquement, je peins comme un enfant, mais je ne pense pas comme un enfant »). Il existe un tableau qui s'inscrit dans un rapport d'idée très étroit avec *Frank V* : ***L'ultime Assemblée générale de l'Etablissement bancaire fédéral***. Dürrenmatt écrit : « Mes huiles ont toutes été peintes en 1966 ; que toutes les toiles consacrées à la banque<sup>2</sup> soient peintes à l'huile et au pétrole ne représente absolument pas une critique du système bancaire suisse. Au contraire, le fait que je lui donne une mort pleine de dignité (« L'ultime Assemblée générale de l'Etablissement bancaire fédéral ») ne peut qu'augmenter mon crédit auprès des banques, du moins je l'espère, et surtout maintenant que j'en ai le plus besoin puisque, comme je viens de le lire dans le « Brückenbauer », je n'ai plus aucune existence littéraire pour la critique. (...) Mes tableaux consacrés à la banque montrent que mes dessins et ma peinture ne sont pas inspirés que par des considérations dramaturgiques ; et la réalisation de ces tableaux en particulier est une sorte d'écho à ma comédie *Frank Cinq*, l'opéra d'une

---

<sup>2</sup> Le tableau *Les funérailles d'un banquier* peut être rangé parmi les tableaux consacrés à la banque.

banque privée<sup>3</sup> ». *L'ultime Assemblée générale de l'Établissement bancaire fédéral* montre une réunion d'actionnaires et de membres du conseil d'administration en train de procéder à un suicide collectif. Les uns se sont pendus, les autres recourent au pistolet. Ce tableau grotesque, peint vers 1966, au moment où Dürrenmatt travaillait à une nouvelle version de *Frank V* pour la télévision, rappelle dans sa composition (la réminiscence est également dans le titre) une représentation de la Cène, le célèbre tableau de Léonard de Vinci dont Dürrenmatt avait dessiné une copie dans son enfance<sup>4</sup> ; *L'ultime Assemblée* peut être comprise comme une *Cène*, mais sans le Christ, et où seul figurerait, à travers une multitude d'incarnations, le personnage de Judas en train de s'ôter la vie.

Le tableau correspond au décor prévu pour la scène 4 de *Frank V* : « Une grande table est dressée entre les piliers qui encadrent la porte de la banque. Elle est abondamment garnie, nappe blanche, coupes de fruits, verres de vin rouge à demi-pleins, verres à cognac. Au dessus, un lustre allumé » (p.20). Mais dans la pièce, le personnel de la banque se rassemble autour de la table pour discuter des mesures à prendre contre la crise ; l'extermination progressive du personnel ne se fait que dans le cours de l'action. C'est le sujet de la chanson d'Otilie « La fidélité se perd » (2<sup>e</sup> strophe) :

« J'ai beau faire, je me plante,  
Le mal ne s'improvise pas.  
Et vous troupe vaillante,  
Chaque année moins nombreuse,  
Margoulins, fripouilles, écornifleurs,  
Allez, en route  
Vers l'Abbaye de Monte-à-Regret !  
La fidélité se perd,  
La fidélité se perd. »

Le motif de l'exécution (abbaye de Monte-à-regret) est repris dans les derniers vers de la comédie par le chef du personnel Richard Egli :

« C'est ainsi, mes chers amis,  
Le voici revenu, le temps du bourreau,  
Pour nous autres pauvres dupes,  
Les assassins, qui pensions être au chaud  
Dans ce système brutal (...) »

Le tableau ramasse en un seul moment ce que la pièce présente comme le résultat d'un développement : l'hermétisme de la banque, dont le seul secret est fondé sur l'escroquerie, a pour résultat l'anéantissement. Personne n'est autorisé à divulguer le secret, « on ne quitte pas l'entreprise », comme il est dit dans une pièce plus tardive, *Le Collaborateur*.

---

<sup>3</sup> « Remarques personnelles sur mes tableaux et mes dessins » (1978), in: FD: *Literatur und Kunst, Werkausgabe*, Zurich: Diogenes 1998, vol. 32, p. 213.

<sup>4</sup> La sainte cène rappelle un tableau d'un ami de Dürrenmatt, Varlin, *Die Völlerei (Die Sinnenfreude)*, une sorte de répondant au tableau *die Heilsarmee*, que Dürrenmatt a acheté au terme de l'exposition nationale de 1964 pour laquelle il avait été fait. Dürrenmatt voulait manifestement acquérir les deux tableaux. (cf. Centre Dürrenmatt Neuchâtel (Hrsg.): *Varlin – Dürrenmatt horizontal*. Zurich: Scheidegger&Spiess, 2005, S. 164 f.) Œuvre monumentale, *die Völlerei* avec le poisson placé au centre de la grande et large table, et avec les verres de vin, est elle aussi une parodie de la Cène. *L'ultime Assemblée générale* se place dans l'œuvre de Dürrenmatt aux côtés de parodies et de variations sur la cène, comme *Noël à Rome* et *Les noces de Cana* (qui renvoient de leur côté à l'Eucharistie).

Le rapport religion-argent, tel qu'il s'établit à travers les réminiscences iconographiques visibles dans le tableau de l'Assemblée générale, se retrouve également dans la pièce *Frank V*. Avec la sainte Cène, la résurrection est également traitée en parodie. Le directeur de la banque, Frank V, fait semblant de mourir (un employé de la banque est tué à sa place), et il « ressuscite » en secret, pour le personnel, c'est-à-dire les disciples. Déjà, la devise placée au dessus de la scène au début de la pièce montre la superposition de l'argent et de la religion : « Faites des affaires jusqu'à ce que je revienne », une citation de l'évangile de Luc (19.13) tirée de la parabole du riche marchand. Mais si dans la bouche de Jésus, l'argent désigne la foi, chez Dürrenmatt, les motifs et l'imagerie religieuse deviennent des euphémismes dégradants pour désigner l'argent, le sens spirituel est rabaissé au niveau du sens littéral. Résurrection, confession, sainte Cène, communauté des fidèles, mort sacrificielle et trahison sont autant de motifs empruntés à la tradition chrétienne et qui sont parodiés dans la comédie, créant par là une ambiguïté associant tout au long de la pièce « communauté bancaire » et « communauté religieuse ».

On s'aperçoit, quand on examine ses apparitions dans l'œuvre de Dürrenmatt, que l'argent est un principe mortifère. Dürrenmatt ne cesse de présenter, dans des constellations changeantes, une situation type où les personnages ont à choisir entre une vie où ils trouveront amour et probité d'une part et l'argent et l'espoir de s'enrichir d'autre part. Ils font le mauvais choix la plupart du temps. Dans la pièce *Frank V*, le chef du personnel Richard Egli tue de ses mains sa maîtresse et collègue Frieda Fürst qui aimerait quitter la banque avec lui et commencer ensemble une nouvelle vie.

Je souhaiterais pour conclure évoquer un exemple pris dans l'œuvre tardive de Dürrenmatt, pour lequel il existe des textes et une iconographie. Dürrenmatt s'est longuement occupé de l'antique thème de **Midas**, et sous plusieurs formes : il en a fait un scénario pour un film, un récit resté fragmentaire et une ballade qui ne fut publiée qu'après sa mort. Ce n'est pas un hasard si le « film à lire » *Midas ou l'écran noir* évoque au moins indirectement le tableau *L'ultime Assemblée générale* : (indication scénique) « Pendant ce temps, se déroulent des scènes dans lesquelles des banquiers, des grands industriels, des spéculateurs boursiers etc. se tirent une balle dans la tête, se pendent, sautent par les fenêtres, etc., le dernier enfin précipite son avion privé contre une paroi rocheuse. Le tout sans le son » (p.30). Dans la ballade, Dürrenmatt présente sa propre version de la légende antique du roi Midas, racontée par Ovide dans ses *Métamorphoses*. Midas a fait un vœu, qui est exaucé : tout ce qu'il touche se transforme en or. Une fois passé le premier enthousiasme, Midas s'aperçoit que le don qu'il a reçu est une malédiction : il ne peut plus rien manger. Dans la version d'Ovide, Midas se repent d'avoir fait un vœu absurde et il est sauvé, débarrassé du don/de la malédiction. Dürrenmatt, lui, poursuit l'idée jusqu'à ses dernières conséquences. Tout ce que Midas désire se transforme en or, pas seulement ses aliments, sa maîtresse aussi qui devient statue. Désespéré, Midas va utiliser son don pour une vengeance apocalyptique. Il convie à un festin tous ses ennemis et ses adversaires, et une fois que ceux-ci ivres ont roulé sous la table, il les touche les uns après les autres, puis fait fondre en lingots les statues d'or. Il se saisit enfin par le cou et devient statue à son tour. Dürrenmatt a également illustré cette parabole sur la malédiction de l'argent, et le plus étonnant, c'est qu'il s'est représenté en Midas à travers une série d'autoportraits. Une telle démarche renvoie à une autre dimension métaphorique de l'argent. Il est naturel de penser à l'écriture qui a fait de Dürrenmatt un homme riche, mais en même temps il est permis de penser que le don de tout transformer en or est une métaphore du don artistique qui renferme toute la tragédie personnelle de l'artiste : tout ce qu'il considère, tous les êtres qu'il rencontre se transforment sous sa main en « matière » artistique, en

littérature et en peinture. L'artiste, seul au milieu d'un monde que l'art a figé, ne peut rencontrer un homme ou une femme sans en faire un motif littéraire.

Mesdames et Messieurs, comme vous le voyez, Friedrich Dürrenmatt évolue avec aisance dans la tradition biblique et mythologique, et il tire de ces trésors des images qu'il adapte à notre univers contemporain. L'argent n'est pas seulement ce moyen abstrait sans lequel rien ne se fait dans nos sociétés, il représente encore une promesse fallacieuse qui induit l'homme en tentation et peut le précipiter dans l'abîme.

wb/ 5.10.2008 (aktualisiert)